

été reconnu, saisi par les gens de la Légation, et emprisonné jusqu'au moment où l'on pourrait subrepticement l'embarquer pour la Chine, où sa tête était mise à prix, dans l'attente des plus horribles supplices. Soun Ya-tsen a la chance d'échapper à ses geôliers, et commence sa propagande. On le voit à Paris, où il cherche l'appui de quelques hommes politiques ; en 1905, il fonde le Comité républicain chinois d'Europe, à Paris, à Bruxelles, Londres et Berlin. Il sait ce qu'il veut. Alors que Kang-Yeou-wei, le réformateur de 1898, sympathisant avec l'Angleterre, rêvait une monarchie constitutionnelle avec la dynastie mandchoue, Soun Ya-tsen, imbu des idées républicaines de la France et surtout des Etats-Unis, cherche à fonder une fédération d'Etats sur les ruines du trône des Ts'ing. Il n'a cependant pas rompu avec la vieille tradition chinoise, car nous apprenons que ce mois-ci même, il s'est rendu aux tombeaux des Ming à Nan-King, pour annoncer aux mânes des souverains de cette dynastie, renversée par les Mandchous, que leurs conquérants étaient dépossédés du pouvoir qu'ils avaient usurpé, et que les Chinois étaient maîtres de leur propre pays. Soun Ya-tsen me paraît être un homme convaincu, de bonne foi, sans ambition personnelle, le seul désintéressé, peut-être, dans le groupe des réformateurs. Accouru en Chine pour suivre le mouvement qu'il a suscité, il est nommé président provisoire de la République, et s'efface sans effort devant Youen Che-k'ai lorsque celui-ci est nommé président définitif, malgré la défiance dont il est l'objet de la part de tous.

Les deux figures marquantes du parti réformateur, à côté de Soun Ya-tsen, sont incontestablement Wou Ting-fang et T'ang Chao-yi. Wou Ting-fang, le pre-